

bibliothèques, d'abord en Turquie, ensuite à Berlin, finalement à Paris, pas un des travaux que j'ai écrits au cours de ces dix dernières années n'eut été possible, et en partie « L'Histoire de la Révolution Russe ». Sa collaboration incalculable par sa quantité, n'avait pourtant pas qu'un caractère « technique ». Le choix personnel des faits, des citations, des caractéristiques pré-déterminait ma méthode de développement, ainsi que les conclusions. Dans la **Révolution Trahie** il y a pas mal de pages, écrites par moi sur les données de quelques lignes extraites des lettres de mon fils et les illustrations tirées par lui des journaux soviétiques qui m'étaient inaccessibles. Encore davantage de matériaux m'ont été fournis par lui pour la biographie de Lénine. Une telle collaboration était seulement possible, parce que notre solidarité idéologique était entrée dans le sang et dans les nerfs. Presque tous mes livres, à partir de l'année 1928, devraient en toute justice porter le nom de mon fils à côté du mien.

À Moscou, il restait à Léon, une année et demie, jusqu'à l'achèvement de sa formation d'ingénieur. Nous insistions avec sa mère pour qu'il revint à l'étranger aux études abandonnées. Une nouvelle équipe de jeunes collaborateurs de tous les pays avait eu entre temps le loisir de se former à Prinkipo, en étroite collaboration avec mon fils. Léon ne consentit au départ que sous la pression du fait qu'en Allemagne il pouvait rendre d'inappréciables services à l'opposition de gauche internationale.

Ayant recommencé à Berlin ses occupations estudiantines (il fallut repartir du commencement), Léon en même temps s'est consacré tout entier au travail révolutionnaire. Bientôt il entra au Secrétariat International en qualité de représentant de la section russe. Ses lettres d'alors à sa mère, démontrent avec quelle rapidité il s'était assimilé à l'atmosphère politique de l'Allemagne et de l'Europe Occidentale, comme il savait bien distinguer parmi les hommes et discerner parmi leurs divergences et les nombreux conflits de cette période infantile de notre mouvement. Son instinct révolutionnaire, enrichi déjà d'une sérieuse expérience, l'aidait à trouver la voie juste dans presque tous les cas, d'une manière indépendante. Comme nous nous réjouissions, de trouver dans ses lettres fraîchement décahées, les mêmes raisonnements et conclusions, que celles que je recommandais la veille seulement à son attention. Et combien — passionnément et sobrement — se réjouissait-il de telles rencontres dans nos idées. Le recueil des lettres de Léon, constituera indubitablement, une des sources les plus précieuses pour l'étude de la préhistoire intérieure de la Quatrième Internationale.

Mais les affaires russes demeuraient au centre de ses préoccupations. Encore à Prinkipo, il devint l'éditeur effectif du **Bulletin de l'Opposition Russe**, depuis son apparition (mai 1929) et avait définitivement concentré ce travail dans ses mains depuis son départ à Berlin (début 1931) d'où le **Bulletin** fut transféré à sa suite à Paris. La dernière lettre de Léon que nous a-

vons reçue, écrite le 4 Février 1938, douze jours avant sa mort, commença par ces mots : « Je vous envoie les épreuves du **Bulletin**, car le prochain bateau ne partira pas de sitôt, le **Bulletin** ne sera prêt que demain matin.

La sortie de chaque numéro fut un petit événement dans sa vie, — petit événement qui coûtait de grands efforts. La composition du **Bulletin**, la finition des matériaux bruts, la rédaction des articles, une correction minutieuse, l'expédition, la correspondance avec les amis et les correspondants et — ce qui ne vient pas à la dernière place, ce qui n'était pas le moins important — la recherche des moyens financiers. En revanche comme il s'enorgueillissait de chaque numéro « réussi » ! Dans les premières années de l'émigration, il entretenait une correspondance considérable avec les oppositionnels en U.R.S.S. Mais en 1932, la Guépéou rompit presque tous nos liens.

Il fallut chercher des informations fraîches par des voies détournées.

Léon était toujours sur le « Qui-vive » cherchant avidement des tuyaux de Russie, s'emparant des touristes revenus d'U.R.S.S., des étudiants soviétiques en mission et des fonctionnaires sympathisants des Représentations à l'étranger. Il parcourait Berlin pendant des heures entières, et ensuite Paris, pour semer les agents de la Guépéou à sa poursuite et ne pas compromettre ses informateurs. Pendant toutes ces années il n'y eut pas un cas où quelqu'un eut à souffrir par suite de son manque de vigilance, de son inattention ou du manque de discernement.

Sur les rapports de la Guépéou il figurait sous le sobriquet de « Fiston », ainsi que nous en a informés l'infortuné Reiss ; on a dit plus d'une fois à Lublianka : « le Fiston travaille habilement, le « vieux » l'aurait dure sans lui ». C'était la vérité. La tâche n'eût pas été facile sans lui. Elle sera difficile sans lui ! Justement pour cette raison les agents du Guépéou, pénétrant aussi dans les organisations de l'opposition entouraient Léon d'un filet épais d'observations, d'intrigues, de pièges. Dans les procès de Moscou son nom a figuré invariablement aux côtés du mien. Moscou cherchait le moyen d'en finir avec lui à tout prix.

Après l'arrivée de Hitler au pouvoir, le **Bulletin de l'Opposition** fut immédiatement interdit. Léon passa en Allemagne encore quelques semaines, menant un travail illégal et se cachant de la Gestapo dans des appartements étrangers. Nous sonnâmes l'alarme avec sa mère, insistant sur un départ immédiat de l'Allemagne. Au printemps 1933, Léon se décida enfin à abandonner un pays qu'il avait eût le temps de connaître et d'aimer et se logea à Paris, où le suivit le **Bulletin**. Ici, Léon recommença ses études à nouveau : il fallut passer un examen dans une école française d'enseignement secondaire, ensuite pour la troisième fois recommencer en Sorbonne, depuis le début, ses études à la faculté de Physique et des Mathématiques. Il vivait à Paris dans des conditions difficiles, dans le be-

soin, s'occupant par à-coups des études universitaires, mais grâce à des dispositions remarquables il a pu mener ses études à bonne fin, c'est-à-dire, jusqu'au diplôme.

Ses principaux efforts à Paris, étaient consacrés encore plus qu'à Berlin à la Révolution et à une collaboration littéraire avec moi. Dans les dernières années, Léon commença à écrire lui-même plus systématiquement pour la presse de la Quatrième Internationale. Sur des signes divers, notamment sur la rédaction de ses mémoires pour mon autobiographie, j'ai commencé à soupçonner en lui, encore à Prinkipo, des dispositions littéraires. Mais il était surchargé par toutes sortes d'autres travaux, et comme les idées et les thèmes, nous étaient communs, il me consacrait toute son activité d'écrivain.

En Turquie, il écrivit, à ce qu'il m'en souvient, seulement un article de dimensions plus importantes : « Staline et l'Armée Rouge, ou comment on écrit l'histoire », sous la signature de Markine, matelot révolutionnaire, auquel l'unissait dans ses années d'enfance, une amitié colorée d'une véritable adoration. Ce travail entra dans mon livre « Les Crimes de Staline ». Ultérieurement, ses articles ont paru toujours plus fréquemment, dans les pages du **Bulletin** et autres publications de la Quatrième Internationale, chaque fois sur la pression des nécessités. Léon écrivait seulement quand il avait quelque chose à dire et qu'il savait que nul autre ne pourrait l'exprimer mieux. Dans la période norvégienne de notre vie, je recevais de divers côtés des lettres me demandant d'analyser le mouvement stakhanoviste, qui atteignit dans une certaine mesure, notre mouvement à l'improviste. Quand il apparut que le prolongement de ma maladie ne pourrait me permettre de faire face à ce problème, Léon me fit parvenir le projet de son article sur le stakhanovisme avec une lettre d'introduction très modeste. Le travail me parut, par son sérieux et par sa pénétration, embrassant la question sous tous ses aspects, par sa concision et le relief de l'argumentation.

Je me souviens quelle joie causa mon approbation chaleureuse à Léon. L'article fut imprimé en plusieurs langues et établit immédiatement un point de vue juste sur l'édification socialiste sous le fouet de la bureaucratie. Des dizaines d'articles ultérieurs n'ont rien ajouté de concret à cette analyse.

Le principal ouvrage littéraire de Léon fut toutefois son livre « Le procès de Moscou », consacré au procès du 16 (Zinoviev, Kamenev, Sinvinov et autres) et publié en français et en allemand. Nous nous trouvions alors, avec ma femme, dans la prison norvégienne, les mains et pieds liés sous les coups de la plus monstrueuse des calomnies. A certains degrés de la paralysie, les êtres voient, entendent et comprennent tout, mais sont incapables de remuer le petit doigt, pour écarter un danger mortel.

Le gouvernement « socialiste » norvégien nous contraignit à cette paralysie politique. Dans ces con-

ditions, le livre de Léon fut pour nous un présent inappréciable, première et cinglante réplique aux falsifications du Kremlin. Je me souviens que les premières pages m'en parurent plutôt pâles : ceci parce qu'elles répétaient une appréciation politique de l'ensemble de la situation en U.R.S.S. déjà faite précédemment.

Mais à partir du moment où l'auteur a abordé l'analyse personnelle du procès lui-même, je me suis senti tout à fait entraîné. Chaque nouveau chapitre me paraissait meilleur que le précédent. « Bravo Levousetka », nous disions-nous avec ma femme. « Nous avons un défenseur » ! Comme ses yeux devaient briller joyeusement en lisant nos louanges chaleureuses !

Dans certains journaux, et en partie dans l'organe central de la social-démocratie danoise, on émettait la conviction que, malgré les conditions rigoureuses de l'internement, j'avais visiblement trouvé le moyen de prendre part à l'ouvrage paru sous le nom de Sedov. « On sent la main de Trotsky ». Tout cela — inventions. Dans le livre, il n'y a pas une ligne de moi...

Beaucoup de camarades qui étaient enclins à considérer Sedov seulement comme le fils de Trotsky, — comme en Karl Liebknecht on a vu pendant longtemps que le fils de Wilhelm Liebknecht ! — ont eu la possibilité de se convaincre, ne fût-ce que par ce livre, qu'il représentait non seulement une personnalité indépendante, mais une personnalité d'envergure.

Léon écrivait, comme il faisait tout le reste, c'est-à-dire consciencieusement : étudiait, réfléchissait, vérifiait. La gloire littéraire lui était étrangère. Les déclamations de propagande ne le séduisaient guère. En même temps, chaque ligne écrite par lui est illuminée par une flamme vivante, dont la source était son inimitable tempérament révolutionnaire.

Les événements de sa vie privée et familiale inséparables des grands faits politiques de notre époque, ont formé son caractère et l'ont trempé. En 1905, sa mère attendait sa naissance dans une prison de Saint-Petersbourg.

Le vent de libéralisme l'en a fait sortir en automne. L'enfant est venu au monde en février de l'année suivante. A ce moment-là, j'étais déjà en prison. Voir mon fils pour la première fois ne me fut possible que 13 mois après, lors de l'évasion de Sibérie. Ses toutes premières impressions furent imprégnées du souffle de la première révolution russe, dont la défaite nous jeta en Autriche. La guerre frappa la conscience du garçon de huit ans, en nous rejetant en Suisse. Mon expulsion de France fut la suivante de ses grandes leçons.

Sur le paquebot, il menait des conversations révolutionnaires mimées avec le chauffeur catalan. La révolution signifiait pour lui tous les biens et avant tout, le retour en Russie. Sur la route du retour d'Amérique, à Halifax, Léon, âgé de onze ans, avait frappé du poing un officier britannique. Il savait qui frapper : non les matelots qui m'emportaient du navire,